

« Un prêtre pour notre temps »

Entretien avec le père Michel Evdokimov sur le père Alexandre Men¹

– *Qu'est-ce qui vous a personnellement intéressé dans la figure du père Alexandre Men ?*

D'abord sa foi profonde dans la vérité de l'orthodoxie, ensuite sa très grande ouverture sur le monde. Il n'y avait chez lui ni la vision intégriste d'une orthodoxie frileusement repliée sur elle-même, composée de gens qui se coupent d'un monde voué à la perdition ; ni la position de ces chrétiens qui identifient le christianisme avec les valeurs humanistes de ce monde, en édulcorant la personne du Christ sauveur du monde. Comme Soloviev, un de ses maîtres spirituels, les fondements du salut se résument en la divino-humanité, en l'équilibre entre le divin et l'humain dans la personne du Christ.

– *Quelles sont les grandes lignes de son enseignement ?*

L'importance de la prière dans la vie d'un chrétien (voir son *Manuel pratique de prière*, publié au Cerf), avec une insistance sur la méditation intérieure ; vivre en Église la communauté des hommes (*sobornost*) ; la place de l'orthodoxie dans l'Église universelle; l'histoire des religions (voir *Les racines de la religion*, chez Desclée) ; les études sur la Bible (p. Alexandre était un grand bibliste passionné par l'Écriture Sainte, il regrettait que les orthodoxes la lisent si peu).

¹ Suite à la parution de son ouvrage *Petite vie du père Men- un prêtre pour notre temps* aux éd. Desclée de Brouwer, coll. « Petite vie de », 96 pages, 2005.

– *En quoi son œuvre pastorale était-elle un défi aux autorités soviétiques ?*

Ce défi était celui de la liberté du chrétien. Le thème de la liberté avait été développé par le philosophe Berdiaev qu'il admirait. Le sens de la liberté chez ce prêtre de large culture attirait dans sa paroisse de campagne, au grand mécontentement du KGB, des intellectuels, des artistes, des scientifiques. Lui-même avait fait des études de biologie. Elles lui avaient fourni une discipline intellectuelle et permis de mieux comprendre le langage et l'état d'esprit des hommes de science qui formaient à l'époque les gros bataillons de la classe intellectuelle, et qu'il fallait toucher par l'annonce de la Bonne Nouvelle. (En France, à l'inverse, artistes et intellectuels sont éloignés de l'Église.)

Un prêtre qui se conduit mal, ivrogne ou dissolu, plaisait grandement aux autorités. Mais un prêtre rayonnant d'intelligence et de bonté suscitait leur méfiance, et aussi celle d'autres ecclésiastiques jaloux de lui voir obtenir de tels succès. Il rendait la liturgie accessible, compréhensible. Pour lui le peuple était co-liturge, c'est-à-dire appelé à participer effectivement à l'action liturgique, et non à assister passivement à des mystères qui dépassent son entendement. On sentait chez lui l'influence du père Nicolas Afanassiev et du père Alexandre Schmemmann.

– *Comment comprendre la phrase célèbre de père Alexandre Men : « Le christianisme ne fait que commencer » ?*

L'histoire du christianisme est profondément mystérieuse. Certains chrétiens des premières générations (voyez la 1^{re} épître aux Thessaloniens, chap. 4) pensaient que la fin du monde était imminente. Les siècles se sont succédé, et avec l'implantation du christianisme d'État est apparu le sentiment qu'il pouvait perdurer indéfiniment. Nous avons perdu le sens de la fin du monde, l'urgence qu'il y a de s'y préparer. Sur l'achèvement de l'histoire il peut y avoir deux positions : la pessimiste où tout va mal, le monde sombre dans l'horreur de la bombe atomique, des épidémies, de la pollution de la nature, bref l'humanité vit les derniers soubresauts de la bête. L'optimiste, celle du père Men, qui a d'ailleurs écrit un livre sur l'Apocalypse (*Au fil de l'Apocalypse*, édit. Cerf/Sel de la terre). Le père Alexandre était intimement persuadé que tout homme porte en lui l'idée de Dieu, mais cette idée peut être pervertie par le fanatisme, le

nationalisme, l'érotisme, la passion de l'argent. L'idée chrétienne a survécu aux premiers siècles de persécution. Ensuite elle s'est engagée dans des voies de compromis avec le pouvoir politique, et est devenue elle-même autoritaire. Saura-t-elle à l'avenir se dégager de tout ce qui alourdit sa marche en avant, à l'heure où a lieu une certaine épuration de l'idée chrétienne dans un monde devenu étranger à elle, mais où elle pourrait jouer le rôle du levain dans la pâte ?

– *Pourquoi intéresse-t-il aujourd'hui aussi bien les orthodoxes que les non-orthodoxes ?*

Certainement par son ouverture au monde et à la culture de notre temps, ainsi que par son ouverture aux chrétiens des autres confessions qui, eux aussi, sont lancés dans la même quête de Dieu et veulent en témoigner autour d'eux. Chose curieuse, ce prêtre russe, isolé dans son village à 60 Km de Moscou, jouissait d'une large notoriété dans tous les milieux chrétiens d'Occident, et des célèbres personnalités (le cardinal Lustiger, Jean Vanier, etc.) n'hésitaient pas à faire le détour pour le saluer, avoir un échange dans la foi avec lui.

Le père Men avait cette qualité rare de pouvoir dire des choses profondes, capables de toucher les cœurs, dans un langage simple, accessible à tous. Son ouvrage *Jésus, le Maître de Nazareth* (Nouvelle Cité, 1999) est le bel exemple d'un livre qui met à la portée d'un public majoritairement déchristianisé la vie du Sauveur du monde, son enseignement, sans l'encombrer de vérités dogmatiques. Celles-ci viendront plus tard.

– *Le souvenir du père Alexandre Men suscite des réactions opposées. Certaines sont enthousiastes, d'autres réservées, voire hostiles. Pourquoi ?*

Quand on porte en soi le souci et la souffrance de la désunion des Églises, que l'on œuvre pour y remédier, des gens parfois vous traitent de traîtres à votre propre Église ! Ils oublient que l'on peut être mû par le seul désir de se conformer à l'injonction du Seigneur : « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi... pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean 17, 21). Il y a actuellement en Russie un fort courant anti-œcuménique et aussi anti-occidental, qui s'est déclenché lors de la chute du communisme. Le changement fut trop brutal. Il est vrai que certaines

« missions » catholiques ou protestantes, nanties de gros moyens financiers, se sont parfois jetées sur le pays comme sur un pays pauvre, humilié, démoralisé, bon à conquérir. L'Occident charrie le meilleur (l'esprit de tolérance, d'initiative, de liberté...) et le pire (l'argent roi, la débâcle des valeurs, l'érotisme, la drogue...). Mais on oublie ces chrétiens d'Occident pleins d'amour pour l'Église russe, qui vont là-bas de façon désintéressée, pour le partage de leur foi et de leur amitié. De même bien des jeunes Russes viennent en Occident pour y découvrir ses richesses spirituelles, comme à Taizé, où ils sont reçus comme des frères.

Paradoxalement le père Men disait qu'il valait mieux pour l'Église orthodoxe russe de vivre sous l'hégémonie du régime soviétique plutôt que livrée à elle-même sous un régime de liberté religieuse. Il était conscient des grandes tensions qui existaient au sein de la hiérarchie comme au sein du peuple. Dès que cela fut possible, l'Église orthodoxe a baptisé dans l'urgence des chrétiens par dizaines de milliers, ce que le père Men refusait : il voulait baptiser des chrétiens conscients de la signification du baptême et prêts à s'engager dans une vie nouvelle. Les intellectuels d'avant la révolution étaient agnostiques et anticléricaux, ils se tournaient maintenant vers l'Église après avoir été trompés par le marxisme. Mais l'Église, aurait-elle la capacité de les accueillir, de les aider dans leur quête ?

Le père Men a été assassiné en 1990. Son destin rappelle celui du père Popieluszko en Pologne : deux hommes de Dieu écrasés par le monstre froid de l'État. Lui-même pressentait l'imminence de sa fin, l'urgence de proclamer la Bonne Nouvelle dans une liberté retrouvée. L'année précédant son assassinat il fit au moins 200 conférences dans des salles de théâtre, de cinéma, de clubs... Quand il apparaissait à la télévision, le téléphone arabe se mettait à fonctionner pour prévenir les amis d'allumer leur poste. Tout le monde s'accorde pour reconnaître en lui une joie profonde, vraie, contagieuse, la joie du pasteur plein d'amour, sans condescendance, attentif aux besoins spirituels de son troupeau. Il avait le don de communiquer sa foi. Ce dimanche de septembre 1990 où il se rendait à l'église pour y célébrer la liturgie, il fut mortellement frappé d'un coup de hache. Un de ses amis écrit que si son assassin avait pu lui parler avant de lever sa hache, il aurait peut-être renoncé à son acte, « mais hélas l'homme a frappé dans le dos, et aucune parole n'a été échangée ».

Propos recueillis pour Orthodoxie.com